

DEUXIÈME PARTIE

D'un rythme à l'autre

Carrefour

Tout beau, messieurs, qui nous parlez de Bruxelles sur le mode enthousiaste ou badin. L'on dirait à vous entendre qu'il n'y a que lui et que tout n'y est que roses. Nous en connaissons qui s'en plaignent et qui dénoncent assez vertement le mépris qu'il affiche à l'endroit de ce qui n'est point lui-même. Il est des Flamands comme il est des Wallons qui le veulent pour cible et leurs traits se croisent, nombreux, pour se piquer dans le blason qu'il met au cœur du Brabant. Il est même indéniable que cette capitale n'a jamais eu plus mauvaise presse. Oyez comme on l'accuse : foyer de trouble et de discorde, on la dit grande par ses constructions, riche de souvenirs, mais petite et provinciale d'esprit, petite et provinciale par ses habitants aux vues bornées, aux tendances puérides. Rien moins qu'une ville, ajoute-t-on, soudant le Nord au Sud, un noyau latin à un noyau germanique. Un Flamand s'écrie : « Ce n'est pas une ville, c'est un musée, un crématoire », entendant par là qu'elle traite la Flandre et

son irrédentisme comme objets de folklore et ne peut jamais s'abstraire des réminiscences historiques. L'inimitié entre la Flandre et l'Etat belge serait née du fait de Bruxelles et c'est Bruxelles qui devra y porter remède. Un Wallon vitupère la cité brabançonne sans aucune douceur. « Région bâtarde, dit-il, sa langue à la Beulemans est le miroir de sa médiocrité. Atermoiements, compromis, le « middelmaat », l' « half en half », les demi-mesures sont l'expression de son manque de caractère.

M. Laloire, journaliste catholique, est intervenu récemment pour renchérir sur ces reproches et attiser quelques griefs. Bruxelles, à l'en croire, est une ville traîtresse, félonne. La cité, flamande d'origines, est devenue bilingue, et refuse de comprendre les Flamands comme les Français des Flandres, aussi bien que les Wallons de Wallonie. Bruxelles est devenu un signe de contradiction. Les réquisitoires sont assez vifs. Ils font également assez de bruit. Il n'est pas possible de les ignorer. Il faut, au contraire, les rencontrer, les étudier, les méditer. Il y est pas mal d'injustices, car, dans le feu de la dispute, la passion désorbité les jugements et injecte de sang les opinions. C'est une querelle que les étrangers connaissent. Nous leur en transmettons le bruit sur tous les modes et même sur ondes courtes. Il n'y a donc pas à en faire un mystère.

M. Laloire s'est exprimé avec beaucoup de franchise. La main sur la poitrine, il s'est efforcé de faire le *mea culpa* du Bruxellois. Il reste toutefois en lui du partisan.

Le Bruxellois, il l'en accuse, ne connaît ni le renouveau flamand, ni le renouveau wallon. Il ignore aussi systématiquement les « Compagnons de Saint-Lambert », compagnie dramatique issue de Wallonie, que le « Vlaamsche Volkstoonel », qui donne, depuis quelques années, dans les bourgades flamandes, comme dans la capitale, des représentations théâtrales remarquables. La propagande du Davidsfonds, œuvre d'éducation puissante, le laisse proprement indifférent. Il raille le Wallon, traite le Flamand convaincu d'activiste et de factieux, et la presse, faite pour lui complaire, le sert à souhait. Sa ville est prétentieuse comme lui. Il n'est pas de grande transformation qui ne rencontre des hostilités mesquines. Bruxelles est d'une incurable petitesse d'esprit et son manque d'enthousiasme se traduit par une absence totale d'imagination aussi bien dans son enseignement que dans ses réjouissances. Et M. Laloire de poursuivre :

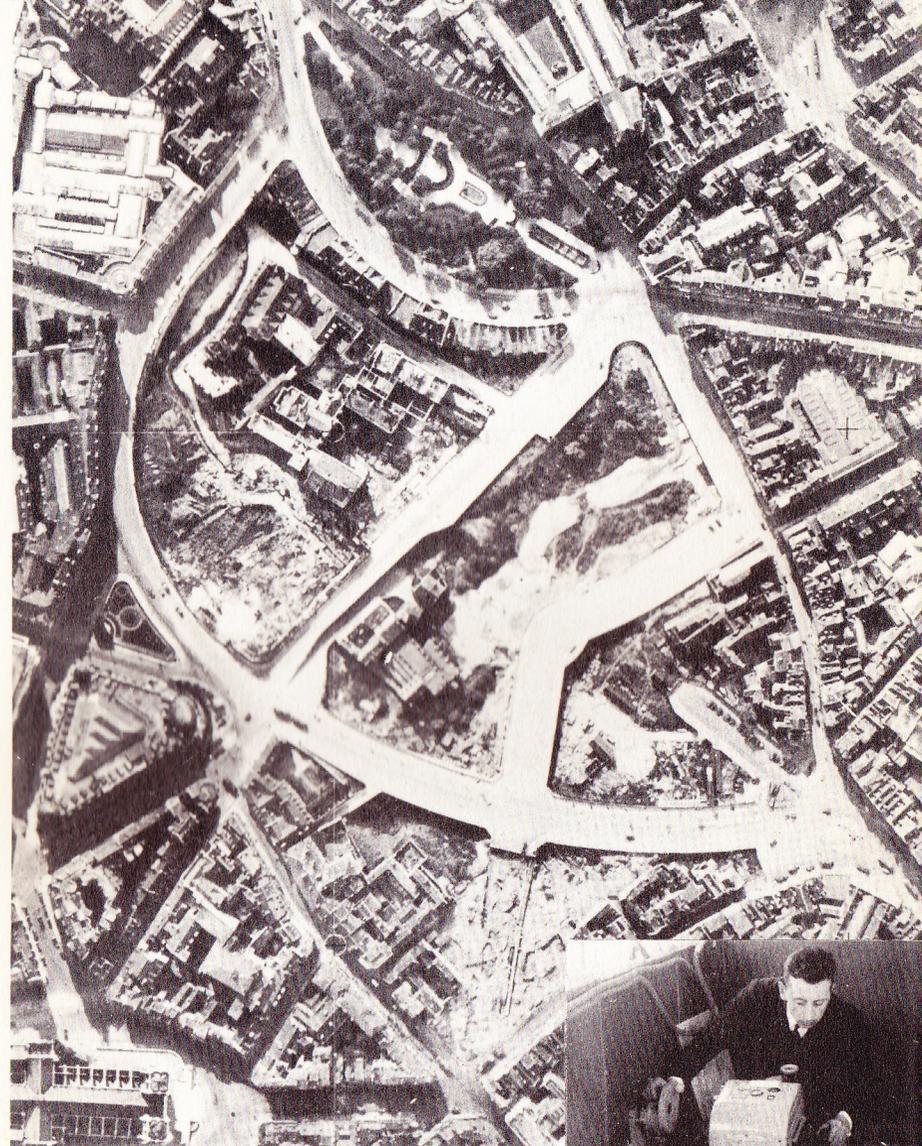
Mélange composite, hybride, il se tient à l'écart en s'obstinant à ne pas pénétrer la mystique flamande et à confondre une bruxellisation de la Belgique avec une francisation à laquelle il tend, sans peut-être s'en rendre parfaitement compte.

Faut-il les suivre tous ceux-là qui prêchent comme aux temps de Savonarole ou de Calvin, vitupèrent et écument ? L'on souhaiterait plus de calme, plus de sérénité. N'était-il pas assez que la guerre extérieure nous ait secoués jusqu'à nous en faire perdre le sens, pour que nous recommencions tout aussitôt de nous prendre aux cheveux et

de nous entrebattre? N'avons-nous pas assez de ruines à relever et de périls à prévoir? Toutefois, il n'est pas permis de se boucher les oreilles. L'agrément que l'on trouve à Bruxelles pourrait incliner à l'optimisme béat et pareille attitude serait vraiment indécente.

Bruxelles a-t-il revendiqué le monopole de la culture et de l'esprit? N'a-t-il pas été ouvert à qui voulait y entrer? N'a-t-il pas accueilli le Flamand et le Wallon à pareil titre? Il en est devenu bilingue pour son malheur. Faut-il partir de ce fait pour le charger d'anathèmes et chercher dans ce bilinguisme autre chose qu'un terme de conciliation?

Il est vrai qu'une élite seule qui n'a pas grand'chose à dire en politique, parce qu'elle est composée d'intellectuels et d'artistes, s'est vraiment intéressée à l'idéalisme renaissant de la Flandre et a prévu le problème qu'il poserait fatalement. Bruxelles, tout entier, aurait pu en prendre conscience comme la Belgique d'ailleurs. Il est vrai que la question flamande, puisque c'est ainsi qu'on la nomme, revêt une acuité d'autant plus vive qu'elle a été longtemps méconnue de la masse. Mais si Bruxelles a des torts, il les partage largement et il faut, sans doute, accuser davantage une politique dont les vues étaient fort limitées et qui n'a pas saisi l'occasion de réaliser dans la paix de l'avant-guerre ce qui se prépare dans le tumulte actuel. Bruxelles en est-il responsable et prétendra-t-on qu'il a formé toutes les majorités parlementaires et que son prestige fut tel qu'il ait fait oublier aux députés jusqu'à leurs origines?



VOIR DE HAUT : EXTRAIT DU PHOTOPLAN DE LA VILLE DE BRUXELLES. — Cliché SABEPA. Bruxelles.

Il ne nous appartient pas de prendre parti. Ce ne serait plus le point de vue du flâneur bienveillant. Il ne lui incombe ni de dresser un acte d'accusation, ni de rédiger un plaidoyer. Tout au plus peut-il émettre quelques vœux.

M. Laloire prévoit une émancipation de la culture wallonne et de la culture flamande. La vie régionale, selon lui, ira s'accroissant. Si la capitale le veut, dit-il, elle pourra être la terre de conciliation.

La conciliation, pour lui, se réalise sous le signe du régionalisme et de sa compréhension.

Il est un autre signe, celui de l'Universel. Peut-être n'est-il pas inférieur au premier et comporte-t-il avec le premier des valeurs communes?

Tenir compte du régionalisme wallon, du régionalisme flamand, c'est résoudre la question flamande. Il importe de le faire d'urgence et dans un esprit réaliste, imbu de sincérité et de justice. Un grand pas aura été fait, mais ce n'est pas le seul qui reste à faire.

La visite d'une ville requiert un peu de recueillement et de réflexion. Il faut parfois, pour lui restituer ses proportions véritables, s'élever, la voir à vol d'oiseau, et la situer ensuite dans l'ensemble du pays dont elle relève.

Bruxelles à vol d'oiseau?

L'on dirait, au cœur du pays, d'une plaque tournante. Au nord, au sud, à l'est, à l'ouest, des rails. Carrefour. Centre d'un trafic. Et la Belgique? Une plaque tournante

agrandie, autre carrefour. Qui dira qu'ils ne sont pas solidaires?

Le rôle à impartir à Bruxelles existera en fonction du rôle attribué à la Belgique.

Que voilà des considérations graves. Sont-elles inutiles?

Il ne faut pas remonter bien loin pour s'en convaincre. La Belgique est une terre d'échanges, de transit. Dans la circonscription de l'intelligence, il existe aussi de ces échanges, de ces transits aussi indispensables que les autres. Pourquoi ne mettrait-elle pas à profit une situation, qui lui est favorable au point de vue économique, dans le douaire intellectuel ?

Carrefour, point sensible d'un trafic.

Les échanges intellectuels ont au moins autant de prix que les autres. Parmi les petites nations, la Hollande et la Suisse l'on admirablement compris. Pourquoi la Belgique ne le comprendrait-elle pas à son tour? Elle est outillée pour courir ses chances selon le double génie qui l'habite. Elle est outillée, mais ce qu'elle ne réalise encore qu'imparfaitement, c'est prendre conscience de son rôle.

Il en est de même pour Bruxelles. La ville est outillée. Ecoles rationnelles à tous les degrés : écoles professionnelles, industrielles, artistiques, universités, conservatoires, académies, Palais des Beaux-Arts. Voilà pour le cerveau. Centrales électriques, distributions de gaz, chemins de fer, tramways, usines, habitations salubres, cités-jardins, hôpitaux, voilà pour l'organisation physique. Mais ce qu'elle ne possède encore qu'à l'état embryon-

naire, c'est l'esprit qu'il faut pour utiliser sainement cet outillage. La conscience bruxelloise reste à former sur le plan international.

Il est vrai que la ville bilingue aurait pu assurer le contact entre les cultures flamande et française. Il est exact qu'elle aurait dû être la première à le saisir. Fléau de la balance, elle pouvait marquer l'équilibre. Elle ne l'a pas fait. Il n'est pas trop tard.

Flamands et Wallons ont un intérêt vital à se comprendre. Leur exclusivisme réciproque serait dangereux pour tous. Ils peuvent se rejoindre, pour y fraterniser, sur la plate-forme bruxelloise.

Mais tant que l'on y sera, il s'agira de ne pas lésiner et d'élever immédiatement le débat au-dessus d'un particularisme qui, s'il se prolonge, deviendra ridicule. Prendre les exemples d'où qu'ils viennent. La Belgique peut en demander à chacun de ses voisins. Elle ne doit s'inféoder à personne. Son individualité, complexe, est cependant reconnaissable entre toutes. Comprendre, pour elle, c'est le premier terme de l'équation. Créer en est le second. Le résultat doit prendre place dans le patrimoine d'une humanité solidaire. Ce qui est vrai pour la Belgique ne l'est pas moins pour Bruxelles.

Il n'y a pas que la France, il y a l'Allemagne, l'Angleterre, proches voisins. Il y a la Hollande. Qui dira, au seul point de vue de l'urbanisme, que Bruxelles n'aurait pas pu s'informer utilement de ce qui a été fait en Allemagne, en Hollande, en Angleterre? Qui dira que si elle

avait lu, avec attention, le résultat d'expériences aussi pacifiques, elle n'aurait pas pu en faire son profit? Qui dira que, dans l'ordre international, au point de vue artistique, elle n'a point déjà pris des habitudes et une civilité qu'elle transposerait pour son bien dans d'autres sphères?

Est-il encore question d'inquiétudes et d'instabilité?

Quelques solutions fermement raisonnées aux problèmes contemporains sont mieux faites que tout autre chose pour restituer la confiance à ceux qui l'ont perdue. L'esprit constructif fait toujours des prodiges, mais il n'a jamais eu à lutter d'une façon plus ardue contre la critique et la négation. L'opinion publique, souvent bafouée, est prise d'accès de mauvaise humeur, mais ce qu'elle apprécie toujours, ce sont des démonstrations claires. Qu'on les lui offre sincèrement, et en toute bonne foi.

ALBERT GUISLAIN

BRUXELLES

Atmosphère 10-32

PHOTOS DE WILLY KESSELS

1932

L'ÉGLANTINE

Paris - Bruxelles